

Les négociations du Kébir avec les riches Maures et les Juifs furent plus difficiles et plus laborieuses.

Ils exigeaient la moitié de la somme, soit deux cents cinquante mille francs, en raison des risques qu'ils prétendaient courir pour opérer le recouvrement des cent milles duros déposés à Alger.

Le Kébir, indigné de la rapacité de ces mercantis, ne voulut pas consentir à accepter leurs propositions.

L'irieux contre eux, il revint vers Blanche en lui disant :

—Madame, je vous conseille d'attendre quelques jours... Il est impossible que je n'obtienne pas des conditions meilleures ; celles-ci sont inacceptables ; que Dieu sèche leurs membres ! qu'il fasse dévorer leur carcasse par les chiens !

En bon musulman, il allait débiter la longue litanie de ses malédictions ; Blanche l'interrompit :

—Passez-en cependant par où ils veulent, Kébir ; je ne puis souffrir que Yacoub demeure prisonnier par dévouement pour moi.

Le Kébir levait au ciel des regards désolés.

Il n'osait pas désobéir ouvertement, mais cherchait des faux-fuyants, lorsque la jeune négresse restée fidèle à Blanche annonça un visiteur.

—Qu'il entre ! dit la jeune femme.

Blanche de Pervenchère était installée sous la galerie intérieure d'une maison mauresque.

Un vieillard maigre et voûté s'approcha d'elle en faisant des genuflexions, marmottant des salamalecs.

—C'est le Juif Mardochée, madame ; c'est le plus riche et le plus voleur des gens de sa nation, il exigeait plus encore que les autres, dit le Kébir à Blanche de Pervenchère.

Mardochée se prosterna devant la jeune femme en nasillant des bénédictions qui n'en finissaient pas.

A son nasillement, il accompla le plus fatigant des bégaiements ; ses paroles à peine intelligibles se coupaient d'annonnements, de répétitions hésitantes du même mot, de la même syllabe.

Blanche crut devoir l'aider en ses explications :

—Vous êtes disposé à traiter avec moi ? C'est bien cela, n'est-ce pas ?

—Pour... pour... pour vous rend... rend... rendre ser...

—Pour me rendre service, c'est ce que vous entendez dire ?

—Ou... ou... oui, madame... je... je...

—A quelles conditions ?

—Vous n'ob... n'ob... n'obtiendrez pas... pas moins que... que...

—Que ce que vous avez exigé de mon envoyé.

—C'est cela et je vous demande la préférence.

Mardochée ne bégayait plus.

—C'est bien, j'accepte, écrivez les papiers nécessaires, je les signerai.

—C'est fait, madame, dit Mardochée en tirant des paperasses d'un portefeuille crasseux. Veuillez signer, je vous compterai l'argent en belle monnaie d'or toute neuve.

Blanche signa, remit ses titres au Juif qui lui compta deux cents cinquante mille francs.

Il s'inclina jusqu'à terre et partit en se frottant les mains ; il venait d'encaisser une fortune en quelques instants, et, de plus, il jouait un bon tour aux autres banquiers auxquels il avait conseillé de ne pas bouger, de ne pas faire d'offres.

—La chrétienne a besoin de nous, elle reviendra et nous ne lui offrirons plus que deux cent mille francs ; croyez-moi, elle acceptera. Les autres suivirent son conseil.

Pour lui, il s'informa de la demeure de la chrétienne et vint enlever l'affaire, décidé à aller, au besoin, jusqu'à trois cent mille francs... s'il ne pouvait faire autrement.

Blanche de Pervenchère, fatiguée de ses balbutiements étudiés, venait, on vient de le voir, de conclure le marché comme le vieux renard l'avait voulu.

—Kébir, dit-elle en lui remettant dix mille francs, allez délivrer votre ami, le bon Yacoub. Vous reviendrez tous deux, nous déjeunerons ensemble... Je vous remettrai ce que je vous dois, à vous et à vos hommes.

—Désirez-vous donc vous séparer de nous... Etes-vous mécontente de nos services ?

—Non, Kébir... mais allez, nous causerons de mes projets quand vous reviendrez avec Yacoub.

Le jeune Arabe revint bientôt avec le Kébir. Blanche le remercia chaleureusement pour sa conduite généreuse, son dévouement.

—J'ai obéi avec joie aux ordres de mon père qui m'a dit : "Tu feras pour la chrétienne ce que tu ferais pour ta sœur, tu la défendras en cas de danger, tu la protégeras au péril de ta vie !"

—Yacoub, dites bien à votre père que je lui serai éternellement reconnaissante, je prierai Dieu de le combler de bienfaits. Vous serez tous deux dans ma pensée, tous deux dans mon cœur.

Yacoub s'inclina respectueusement.

Après le repas, Blanche dit aux deux Arabes :

—Voici pourquoi je vous ai priés de rester auprès de moi. Vous, Kébir, vous demanderez à vos hommes s'ils consentent à rester quelque temps encore à mon service ; pour combien de temps ? je ne le sais pas ; cela dépendra des événements.

"De quel côté nous dirigerons-nous ? dans la voie que Dieu nous tracera !

"Croyez-vous pouvoir les décider à accepter ces conditions ?

—Je le crois, madame, je suis persuadé qu'ils me suivront ; quant à moi, partout où vous voudrez aller, j'irai.

—Merci, merci du plus profond du cœur !

Blanche se tourna vers Yacoub :

—Quant à vous, Yacoub, voici ce que j'attends de votre bonté...

—Parlez, madame, je suis à votre disposition.

—Il faut que je trouve Ben Diffar et son fils Ben Rabbah...

Votre père me l'a dit ; eux seuls peuvent me renseigner... Si celui que je pleure est mort, eux seuls pourront me dire avec certitude si je puis espérer retrouver la dépouille de mon bien-aimé Renaud !

"Si, au contraire, Dieu, dans sa miséricorde, a conservé les jours de mon mari, eux seuls sauront guider mes pas vers lui !

"Yacoub, il faut vous informer, savoir si ceux à qui votre père m'adresse sont encore ici, ne perdez pas une minute !

"Si vous les rencontrez, amenez-les auprès de moi !

"S'ils ont quitté Tombouctou, sachez quelle direction ils ont prise, de combien de jours ils nous devancent, et nous nous élancerons sur leurs traces !

Les deux Arabes prirent congé de Blanche en lui promettant d'exécuter fidèlement ses ordres.

XI

Yacoub, depuis vingt-quatre heures, avait quitté Tombouctou pour se rendre à la recherche de Ben Diffar.

Blanche était pleine d'angoisses.

Que faisait son envoyé ? De quel côté s'était-il dirigé ?

Elle questionnait le chef de la caravane. Le Kébir ne savait qu'une chose ; Yacoub, monté sur le meilleur méhari, avait disparu dans la direction de l'Ouest.

—A-t-il eu des nouvelles de Ben Diffar ? de Ben Rabbah ? Sait-il de quel côté ils se trouvent ? Ont-ils séjourné ici ?

Les questions se pressaient sur les lèvres de la jeune femme. Sa respiration s'entre coupait.

—Ils sont passés ici, nous sommes arrivés deux jours seulement après leur départ, répondit tristement le Kébir.

—Deux jours !

Les yeux de la jeune femme s'emplirent de larmes brûlantes.

—Deux jours que les misérables que je croyais mes amis m'ont fait perdre ! Deux jours et je rencontrais Ben Diffar ! Savaient-ils donc qu'il était ici ? que j'avais pour lui un message qu'ils craignaient que je ne lui remette !

"Oh, mon Dieu, ma tête se perd ! C'est la fièvre qui évoque en mon esprit les plans machiavéliques que j'attribue à Gaston et à son ami !

"Non, je ne veux pas croire aux crimes que le délire apporte à mon imagination ! Non, demeurons calmes, conservons ce qui nous reste de forces !... Ah ! ces trahisons que je devine ! cet air et ce ciel embrasés ! Oh ! mon Dieu, ayez pitié de moi !

Ses membres délicats se tordaient, la fièvre terrassait Blanche de Pervenchère.

—Dieu est tout-puissant, madame, ayez confiance en lui ! murmurait d'une voix sourde le Kébir.

—Dieu va-t-il m'abandonner, ne m'accordera-t-il pas la force de gravir ce calvaire ? Oh ! qu'il me donne seulement le courage d'attendre Ben Diffar, qu'il me soutienne et me guide jusqu'à la fosse où, sur des ossements blanchis, je pourrai pleurer et mourir !

—Madame ! s'écriait l'Arabe, effrayé de l'expression égarée des yeux de Blanche, madame, espérez : Dieu choisit son jour, mais son jour arrive.

—Oui, j'ai tort de me décourager ainsi !... Oui, vous avez raison... J'ai tant souffert et depuis si longtemps !...

"L'espoir renaissait en mon âme... Les paroles du père de Yacoub, ces paroles étranges, je les interprétais selon mes rêves d'espérances. La trahison de ceux sur lesquels je croyais devoir compter, leur infamie m'ont accablée.

—Il vous reste des amis sûrs et dévoués, madame.

Elle lui tendit sa main, qu'il baisa respectueusement.

—Oui, je suis injuste... pardonnez-moi... Je souffre tant !

"Kébir, laissez-moi, je vais essayer de me reposer pendant quelques heures... Veuillez à la porte, vous êtes un brave et fidèle serviteur... Vous sachant là, je reposerai sans crainte et, si Dieu le veut, demain j'aurai recouvré la force de vivre et d'espérer !

Yamina était couchée sur une natte aux pieds de sa maîtresse, qui reposait sous sa tente dressée sur la terrasse de la maison mauresque.

La nuit était fraîche. Une brise légère souffrait doucement du nord-ouest.

Blanche dormait d'un sommeil paisible. La fièvre s'était calmée.